

BREIZH PRIDE

LES FILLES FONT ÉCOLE

La galeriste parisienne d'origine bretonne Françoise Livinec a su reconvertir l'école des filles de Huelgoat en un lieu d'exposition et de débat unique dans la région. Retour sur un projet fou mené de main de maîtresse femme

NATACHA TATU

PHOTOS : NICOLAS MATULA

Quoiqu'elle prétende détester la Bretagne et la campagne, Françoise Livinec a su y attirer les artistes et leur public



A première vue, c'est une école communale classique du début du XX^e siècle avec son fronton, son préau et sa cour de récréation plantée de tilleuls. En arrière-plan, une forêt profonde et mystérieuse, peuplée dit-on de korrigans, et bordée d'un étonnant chaos rocheux : nul ne sait d'où viennent ces blocs de granit, ni comment ils sont arrivés là. C'est dans cette forêt, à quelques mètres du village, qu'on a retrouvé, en 1919, le corps du célèbre écrivain explorateur Victor Segalen, un exemplaire d'« Hamlet » à la main. Sa mort, jamais éclaircie, a contribué à nourrir la légende. « L'école laïque de Jules Ferry d'un côté, la magie de l'autre : L'École des Filles est un lieu à double face », souligne l'historienne Mona Ozouf, qui viendra cet été jusqu'ici, à Huelgoat, donner des conférences sous le vieux préau et rencontrer ses lecteurs. Son thème, « liberté et tradition », colle parfaitement à ce lieu hors normes : l'ancienne école désaffectée, la première pour filles du Finistère, s'est totalement réinventée. Devenue depuis quatre ans L'École des Filles, c'est un espace culturel unique en son genre, à la fois galerie d'art, librairie et lieu de débats de haut vol.

Poussez les portes, et vous voilà dans un espace exceptionnel : 2000 mètres carrés d'art moderne et contemporain, où se côtoient les œuvres d'artistes reconnus ou émergents, tableaux bretons, pièces chinoises, planches de BD et moulages anciens. Salles de classe, réfectoire, dortoirs sont désormais leur écrin. Au-dessus de l'enfilade de lavabos carrelés, une série d'œuvres du peintre Matthieu Dorval. Juste à côté, les paysages bretons de Charles Lapicque voisinent avec les calligraphies de Yang XiaoJian. Ces mariages ne doivent rien au hasard. Il suffit de trouver le fil rouge qui les relie, d'écouter le dialogue entre ces œuvres singulières. Cet été, l'exposition a pour titre « Exote. Esthétiques du divers » (1), un hommage à Victor Segalen, dont l'âme vagabonde plane sur chaque salle de l'école. L'explorateur n'a-t-il pas imaginé le personnage de « l'Exote », celui qui, « fort de sa culture, arrive à s'en déposséder pour découvrir la culture de l'autre » (2) ? Rien ne saurait mieux définir l'esprit de cette École des Filles, un pied dans son terroir, l'autre dans l'universel. Existe-t-il meilleure illustration de « cette nouvelle vitalité bretonne » et de cette « Breizh Pride » évoquée par Mona Ozouf ? « On est sortis du folklore et du binlou. Pour les Bretons, longtemps considérés comme incultes, quelle belle revanche ! » Ici, pas de barbouilleurs du dimanche. La programmation est exigeante : les marchands qui se pressaient pour le vernissage ce dimanche de mai ne s'y sont pas trompés. Les œuvres démarrent à 1500 euros, mais peuvent dépasser 50000 euros. En début d'après-midi, un petit point rouge jouxtait déjà une bonne moitié des tableaux : vendus ! Comment diable cette aventure a-t-elle été possible ?

Au cœur du Kreiz Breizh, la Bretagne dite « de l'intérieur », Huelgoat est au diable Vauvert. Il y a vingt ans, venir jusqu'ici était tout un périple, et, aujourd'hui encore, cela représente une petite expédition. Certes, les routes sont bien meilleures, mais comptez tout de même deux bonnes heures depuis Paimpol pour atteindre ce village de 1700 âmes, qui séduit surtout, depuis toujours, des bataillons de randonneurs venus essayer de faire bouger

L'OBS DE L'ÉTÉ BRETAGNE NORD



la Roche tremblante, principale attraction de la région : 130 tonnes de granit en équilibre, qu'une prise particulière permettrait de faire vaciller...

Pour créer cet ambitieux espace artistique et attirer, chaque week-end, des conférenciers et des artistes, développer une résidence pour ces derniers, faire du lieu un repaire chic et intello, ne fallait-il pas être un peu « droch », comme on dit ici ? « Félée », Françoise Livinec l'est certainement un peu. A 50 ans, silhouette juvénile et énergie de bulldozer, « la Livinec », comme on l'appelle, a porté ce projet à bout de bras. Cette galeriste qui n'hésite pas à balancer qu'elle « déteste la Bretagne » et que « la campagne l'emmerde » parle beaucoup. Mais ne la prenez surtout pas au mot. Fille du pays jusqu'au bout des ongles, avec ses taches de rousseur et sa chevelure d'Irlandaise, ne dit-elle pas aussi qu'elle n'a « aucune personnalité » ? Quelle blague ! Exubérante, volubile, charmeuse ou cassante, volontiers excessive, toujours passionnée, elle fascine ou agace, ne laisse en tout cas personne indifférent. « C'est un tempérament rare. Elle vendrait du sable à des émirs », souligne, amusé, son ami le député PS Richard Ferrand. « Un rouleau compresseur qui écrasera tous ceux qui la gênent », ajoute un artiste, tout en reconnaissant que c'est aussi ce qui lui a permis de « soulever des montagnes » et de réussir « ce pari fou ». Le scepticisme, les rebuffades, elle connaît. « Personne ne m'attendait. Il a fallu que je braque les artistes pour les convaincre d'exposer ici », dit-elle. Impossible de lui résister. Elle est du genre à passer par la cheminée. Et se

montre intraitable en affaires : « Je suis dans la réalité, dit-elle, pas dans le fantasme. La peinture, pour moi, c'est un métier avant d'être une passion. » Pas de cadeaux : même l'entrée, ici, est payante ! « Je ne suis pas là pour faire dame pipi des randonneurs ! »

Ses ennemis la soupçonnent de payer des bataillons d'attachés de presse pour faire sa promo ? Inutile, elle s'en charge très bien toute seule ! Comme pour le reste, elle ne compte que sur elle-même. Elle ne trouve pas de maison d'édition pour publier les catalogues de ses expos ? Qu'à cela ne tienne, elle en crée une. Nées en 2007, les éditions Françoise Livinec comptent aujourd'hui une vingtaine de titres, avec des livres d'art, des monographies sur des artistes contemporains et historiques, un essai sur cent ans de scolarisation des femmes en Bretagne, des catalogues d'exposition... Et ça marche ! Rien ne prédestinait vraiment cette galeriste parisienne du très chic quartier de Matignon, dans le 8^e arrondissement, à revenir dans la région de son enfance. Née à Carhaix d'un père vétérinaire et d'une mère médecin, elle sent très vite l'appel de la capitale. « Petite, je me suis beaucoup ennuyée en Bretagne, je ne suis pas du tout attachée au terroir », insiste-t-elle. Elle se passionne pour le cinéma d'Ingmar Bergman, fait les quatre cents coups, atterrit en pension, a une fille à 20 ans, monte à Paris, enchaîne avec des études de commissaire-priseur et de psycho tout en tenant un stand racheté à crédit à une copine aux puces de Clignancourt. La semaine, elle travaille à l'hôpital, le week-end, elle vend des tableaux. L'hôpital l'angoisse terriblement -

Œuvre de Thomas Langrand inspirée du poème "Tempête solide" de Victor Segalen

« J'avais l'impression de ne pas être à la hauteur » -, mais aux puces, elle cartonne. Dès l'aube, première arrivée, elle partage le café avec des marchands, et développe un joli carnet d'adresses.

Très vite, elle abandonne la psycho, se spécialise dans la peinture moderne, ouvre sa petite galerie de 10 mètres carrés sur deux étages rue du Faubourg-Saint-Honoré. Mais c'est dans l'annexe, un vaste appartement en étage, que se retrouvent les collectionneurs. En 2007, alors qu'elle est vacances sur l'île de Fårø, dans la mer Baltique, elle assiste à l'enterrement de Bergman. Un hasard. « Il n'y avait personne. On était une poignée d'admirateurs et de fidèles, sous la pluie. » Son père l'appelle pour lui proposer de racheter la maison de sa grand-mère, à Huelgoat. Elle commence par dire non - « Qu'est-ce que j'allais faire dans ce trou ? » - puis se ravise, voyant dans ce coup de fil inattendu, à un moment particulier de sa vie, un signe du destin. Au moins, elle aura de l'espace pour ses tableaux. A l'été 2008, elle transforme cette maison familiale, rebaptisée La Maison du Lac, en une galerie où elle expose des tableaux d'artistes bretons de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle. « Ça n'avait aucune chance de marcher. » Eh bien si ! Un article élogieux dans « Côté Ouest » et le bouche à oreille lui attirent des collectionneurs de toute la région, et même d'au-delà. Elle poursuit avec une exposition permanente sur « Les Métamorphoses du costume breton dans la peinture moderne », et convainc même, tenez-vous bien, le couturier Paco Rabanne de lui donner des dessins de collections.

Tableaux de Germaine Gardey au-dessus des lavabos de l'ancien internat



L'OBS DE L'ÉTÉ BRETAGNE NORD

En 2009, le maire de l'époque lui propose de reprendre l'école des filles désaffectée pour la transformer en galerie. Le prix est symbolique, mais les coûts de fonctionnement donnent le vertige. Elle vient de faire une très bonne vente à Paris... « Six mois d'insomnie avant de dire oui. » A l'été 2010, tout juste cent ans après sa construction, l'école des filles rouvre ses portes avec des salles d'exposition, un restaurant et un vaste espace librairie. Mais cela ne suffit pas à cette hyperactive, qui semble vivre dans une effervescence permanente. Elle veut être à la peinture ce que le festi-

et Yang XiaoJian, deux artistes chinois très cotés qui exposent de New York à Tokyo : elle les a convaincus de venir à Huelgoat en résidence ! « Leur agent m'avait dit que ce n'était pas pensable. » Mais pas pensable n'est pas breton. Etape suivante ? Pour « ne pas périr d'ennui », elle lance, en 2009, L'Été des 13 Dimanches : chaque week-end, entre le 31 mai et le 24 août, des écrivains, acteurs, musiciens de la scène culturelle « bretonne et française » viennent rencontrer le public autour de thématiques liées aux expositions en cours. Cet été, ils sont



val des Vieilles Charrues de Carhaix est au rock. Le succès de ces concerts organisés au fin fond de la Bretagne, qui bénéficient aujourd'hui d'un rayonnement planétaire, n'était-il pas tout aussi improbable ? Chaque été, L'École des Filles devient un lieu d'événements. Françoise Livinec fait ainsi venir des peintres et des dessinateurs de BD, les convainc de réaliser des œuvres communes à la manière de cadavres exquis, devant le public, en dix minutes devant chaque toile. « Il y avait des gens debout qui hurlaient, se souvient la galeriste. La magie a fonctionné. Un coup de chance. »

Encore faut-il savoir aller la chercher. Au bout du monde, s'il le faut. Alors qu'elle tente de trouver des débouchés à Shanghai pour ses peintres, elle revient avec Wei Ligang

nombreux à avoir répondu à l'appel : du poète jardinier Alain Baraton à l'ancien patron d'Elf Loïk Le Floch-Prigent, la liste des invités est éclectique. Hervé Hamon, Olivier Poivre d'Arvor, Lionel Duroy viendront présenter leurs livres. La pédiatre Catherine Gueguen s'interrogera sur « l'enfance heureuse », et Alain Finkelkraut sur « l'identité malheureuse ». Mona Ozouf, elle, a convaincu ses amies l'historienne Michelle Perrot et la chercheuse en biologie Nicole Le Douarin de venir parler avec elle de « diversité sexuelle, biologique et de celle des territoires ». Les trois femmes se sont connues il y a cinquante ans, quand, jeunes agrégées, elles enseignaient ensemble au lycée de Caen. « C'est la première fois depuis que nous nous retrouverons toutes ensemble », explique, enthousiaste,

**Salle
consacrée
au peintre
coréen
Won Sou-Yeol**

l'auteur de « Composition française » (3), le livre autobiographique où elle raconte son enfance bretonne.

Le lien de Mona Ozouf avec L'École des Filles est tout à fait singulier. Elle aussi a commencé par refuser de participer à l'aventure. « Je l'ai suppliée de m'écrire une préface, elle m'a dit qu'elle n'avait absolument pas le temps », se souvient Françoise Livinec, qui va quand même convaincre Mona Ozouf de la recevoir. Fan de très longue date, elle arrive chez elle « terriblement intimidée, mais très motivée ». Deux heures plus tard, sa préface, elle l'avait. Pas question de s'arrêter en si bon chemin : l'été suivant, elle parvient à la faire venir en *guest star*. L'écrivain finit par se prendre d'affection « à la fois pour la femme et pour le lieu ». Françoise Livinec ne boude pas son plaisir : « C'est grâce à elle et à son carnet d'adresses qu'on arrive à attirer autant de monde. » Deux ans plus tard, Mona Ozouf lui cédera carrément la bibliothèque de son père, Yann Sohier, instituteur très cultivé, militant de la cause et de la langue bretonne. Aujourd'hui magnifiquement restauré, le meuble trône en bonne place au milieu de la librairie.

Dire que Françoise Livinec n'a que des amis dans la région serait mentir. Autoritaire, souvent tranchante, la galeriste ne prend pas de gants. Dans le village, on la trouve arrogante, survoltée, trop parisienne aussi sans doute. Sa réussite fait grincer des dents. Beaucoup sont convaincus qu'elle reçoit des subsides publics : Françoise Livinec se contente d'en rire. Attirer sponsors et subventions, elle ne serait pas contre, « au contraire », mais jure que, pour l'instant, elle se débrouille seule. Elle a convaincu un élu de lui céder une partie de sa prime. Cela lui permet de défrayer les conférenciers. Elle se dit terriblement dépensière, affirme que l'argent lui brûle les doigts. « Je suis toujours fauchée, mais ce n'est pas grave. Ce sont les projets qui me font vivre. » ■

(1) Jusqu'au 17 août, du mercredi au dimanche de 11 heures à 19 heures, puis, jusqu'au 14 septembre, tous les week-ends de 11 heures à 19 heures.

(2) « Essai sur l'exotisme », Le Livre de Poche, 2007.

(3) Gallimard, 2009.